

« Cartes postales de chimère »

Guyline Massoutre

Number 79, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27093ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massoutre, G. (1996). Review of [« Cartes postales de chimère »]. *Jeu*, (79), 176–178.

« Cartes postales de chimère »

Chorégraphie et interprétation de Louise Bédard.
Scénographie : Richard Lacroix ; costumes, maquillage et photographie : Angelo Barsetti ; éclairages : Lucie Bazzo ; bande sonore et recherche musicale : Michel F. Côté ; conseillère artistique et répétitrice : Didik. Production de Louise Bédard Danse, présentée au Théâtre la Chapelle du 25 avril au 5 mai 1996.

Instantanés de femmes

La création solo de Louise Bédard, hommage aux femmes d'un lointain continent, est un véritable enchantement, qui pourrait se donner Schéhérazade comme marraine. Toute de voile habillée et de tissus richement tissés, elle nous rapporte d'une pérégrination orientale de somptueuses images orangées. Fantaisie d'une ethnologue ensorceleuse, chorégraphie d'une mime enchanteresse, inclination d'une poétesse des arts plastiques, l'œuvre de Louise Bédard libère des images en mouvement d'une infinie beauté.

Le spectacle, dont elle est la chorégraphe et l'interprète, est conçu en deux parties. La première est sous le signe de la légèreté et d'une féminité gracieuse, enlevante et plastique. La seconde, beaucoup plus intense, nous met en présence d'une femme inspirée par l'émotion, habitée d'étranges transes venues de l'intérieur, des tréfonds de son corps et de sa mémoire. L'énergie de la danseuse, contenue en première partie, explose par la suite dans de fascinantes danses, empreintes d'une théâtralité envoûtante.



Louise Bédard.
Photo : Angelo Barsetti.

Entraînée dans l'onirisme de mantras délassants, puis happée par le vertige d'une danse qui met à nu la force d'une âme sensible, j'ai été subjuguée par la présence de Louise Bédard, qui rend hommage à des êtres anonymes et lointains, à travers une gestuelle créative de très grand talent.

Dans la première demi-heure, Louise Bédard nous emporte dans un monde de fluidité et de douceur. Sous une sorte de chapiteau formé par quelque quatre-vingts boîtiers rustiques, suspendus au plafond et encadrant des portraits photographiques, se dessine un espace restreint et dénudé, entre les gradins où se font face les spectateurs. Elle est d'abord couchée à terre, tandis que chacun se trouve une place dans ce qui ressemble à une salle de prières. Puis, voluptueusement, elle trouve au sol une énergie du réveil ; quelque chose de matinal et de dispos nous invite à nous abandonner avec elle au jour qui commence ; elle prend ensuite son essor, parmi tous ces visages éclairés – au-dessus d'elle et autour d'elle. Elle évolue

au milieu de mondes habités, jamais placés dans le noir et même balayés régulièrement par le projecteur qui la suit ; elle s'approche très près de nous, comme pour nous faire des confidences, et son regard nous effleure, tandis que nous la contempions en de longues séquences intimes où elle ne semble danser que pour quelques-uns.

Ainsi, le spectacle se déroule sous le signe du bonheur, non sans créer un effet d'attente, car à celui de la séduction se mêlent des signes de fragilité, de réserve et peut-être même de timidité : les musiques de Brahms et du Kronos Quartet, qui accompagnent la danseuse, font ressortir une certaine évocation de l'enfance, et les sauts rapides, ponctués de gestes de mime, suggèrent un plaisir d'apprendre et de découvrir parfaitement naturel. La scénographie de Richard Lacroix et la conception par Angelo Barsetti des costumes, si importants dans ce spectacle, méritent d'être soulignées, tant ces artistes confirmés de la scène ont su mettre leur talent au service de l'interprète Louise Bédard.

Une très belle scène sans musique précède la scène terminale de cette première partie. Les arabesques et les chassés ont l'harmonie et la grâce d'un vol de papillon, et le plaisir efface l'inquiétude que des gestes hagards, quelques instants plus tôt, ont soulevée sur les notes égrenées du piano. Louise Bédard fait corps avec le monde.

À mi-temps, la danseuse sort de l'espace réservé à la danse ; elle bute sur son portrait, qu'elle accroche parmi les autres dans un geste d'oubli. Tout le spectacle dégage une touchante modestie ; on entre avec délicatesse dans son univers, et elle nous y convie à respecter un silence

partagé. La danseuse a déposé sa coiffe et a déplié un tapis, en fait une lourde jupe à trois pans, qu'elle revêt et qu'elle surmonte d'une large ceinture enroulée ; gestes simples des femmes, le matin. On l'imagine sortir d'une tente de nomades. Sa présence orientale semble ne désigner aucun peuple précis ; on dirait qu'elle se détache d'une miniature persane dans les livres de contes et de prières, ou bien des gouaches de papier ou de tissu des tankas népalais et des mandalas indiens. Rien de facile ne se met en place, sous nos yeux, mais nous suivons une proposition imaginaire comme le sultan des mille et une nuits le conte de Schéhérazade : il y a dans cette chorégraphie un hommage aux femmes, un rituel de la célébration et un sens fondamental de la représentation.

Dans cette seconde partie, la force de l'être se dégage, et la danseuse abandonne sa réserve sensible : on est alors littéralement subjugué par ce qui se raconte dans ce déploiement de l'énergie intérieure. Le visage de Louise Bédard se transforme : il passe de la jeunesse à une certaine vieillesse, comme si la douleur de savoir ravageait la pureté d'apprendre ; comme si, du fond des âges, la dureté des expériences gâtait la fraîcheur du monde. Ce qui se raconte là n'a pas de mots, mais il m'a semblé que Pol Pelletier, dans ses moments d'émotion les plus profonds, n'exprimait rien de plus grave ni de plus vrai que Louise Bédard dans le registre chorégraphique, moins dramatique que celui de la comédienne, qui est le sien.

La lourdeur de la jupe tissée, après la fluidité des voiles, change le ton du spectacle ; la danseuse, porteuse de soleil dans le premier acte, n'attrape plus que le vide ; un air espagnol se fait entendre, et

la tzigane qui tend la main devant nous entame un prélude nouveau, dans une scène très inspirée où l'expression chorégraphique atteint une intensité maximale. Des frémissements qui se changent en transes secouent le corps de la femme universelle ; puis, elle nettoie ses mains souillées, dans un geste muet de purification qui nous entraîne dans un autre lieu, au Tibet peut-être, ou dans les hauts plateaux du Chiapas, où la femme agonise au sol en levant les mains. À la profanation répond la tristesse calme et solennelle du temple, et les mantras y bercent l'esprit égaré qui s'en remet aux apaisements divins. Dans la progression répétitive de la musique, une nouvelle lenteur s'installe, mais la voyageuse la secoue de brefs moments d'errance ponctuelle.

Cartes postales de chimère prolonge *Vierge noire*, une chorégraphie de 1993. Louise Bédard semble nous convier chez elle à feuilleter des souvenirs de voyage, cartes postales et photographies rapportées en souvenir. Des gestes quotidiens, glanés en chemin, sont ici fidèlement reproduits et disposés à notre regard pour rejoindre notre sensibilité. On se laissera aisément convaincre qu'elle met une singulière force à témoigner de la fragilité. Et quand elle quitte l'espace de la danse, signifiant la fin du spectacle, on croirait avoir eu le privilège d'assister à une improvisation confiante, où ce qui s'est dit ne se répétera plus jamais.

Guylaine Massoutre

« Entre la mémoire et l'oubli »

Chorégraphie de Paul-André Fortier. Musique : Luc Marcel ; direction musicale et chef d'orchestre : Walter Boudreau ; lumière et régie : Jean Philippe Trépanier ; costumes : Carmen Alie et Denis Lavoie ; répétitrice : Kathy Casey. Avec Martin Bernier, Ginette Boutin, Martin Carignan, Maryse Carrier, Daniel Firth, Annik Hamel et Manon Levac et les musiciens : Louise-Andrée Baril, Albert Devito, Daniel Fortin, André Moisan, Jean-Guy Plante et Louise Trudel. Production de Montréal Danse, en collaboration avec la Société de musique contemporaine du Québec, présentée à la Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau le 29 février et les 1^{er} et 2 mars 1996.

Le temps des changements mesurés

L'expression artistique d'*Entre la mémoire et l'oubli* nous offre une saisissante gerbe de perspectives, comme un bouquet savamment composé pour le dixième anniversaire de la compagnie Montréal Danse. Sur une création abstraite du compositeur Luc Marcel, interprétée par les musiciens de l'ensemble de la Société de musique contemporaine du Québec, dirigés par Walter Boudreau, nous avons admiré, ravis, un travail de recherche formelle et de correspondance entre la musique et la danse, mené conjointement sur les plans visuel et sonore, dans des registres plastiques et gestuels qui dialoguent avec des vibrations fondamentales, des reliefs sonores inspirants et des silences où la respiration est sensible. Il s'agit d'une première : la collaboration d'un orchestre prestigieux et d'une troupe talentueuse de danseurs confirmés.